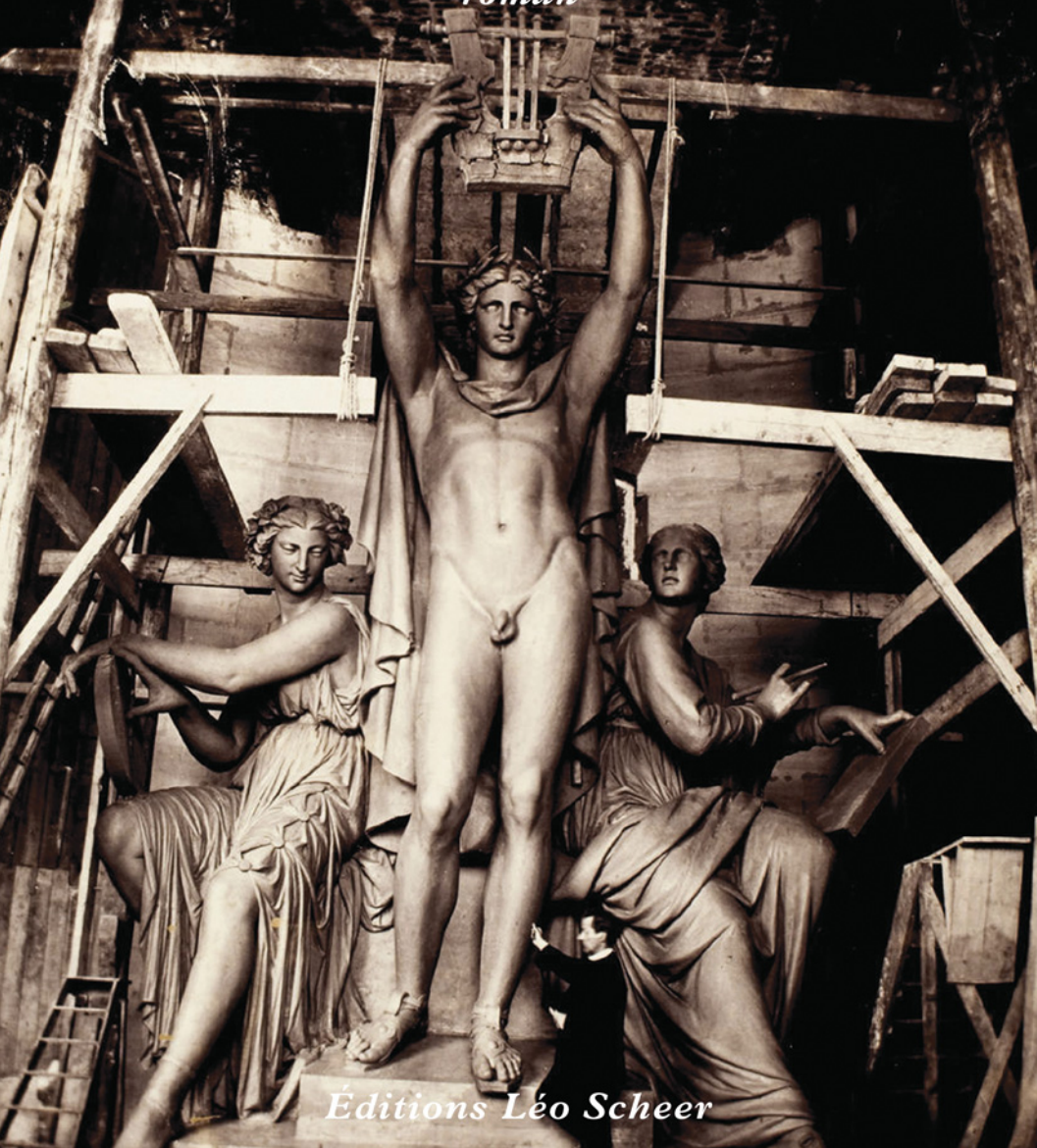


THOMAS A. RAVIER

# APOLLON

DANS LA POUSSIÈRE

*roman*



*Éditions Léo Scheer*

Thomas A. Ravier

## Apollon dans la poussière

*roman*

L'architecte Christian Gambe accepte la commande d'une mystérieuse industrielle hollandaise : le premier cimetière aux tombes transparentes. C'est le début d'une malédiction. D'un côté, l'internement de son frère écrivain qui semble succomber à la folie ; de l'autre, la vengeance de sa femme, la cantatrice Madeleine Avemo, qui le tient responsable de l'accident de voiture ayant mis fin à sa carrière. Lorsque Christian découvre que tous ces événements sont liés, il comprend qu'on le manipule. Quelle est cette inquiétante inconnue à la Jaguar rôdant autour de son frère ? D'où vient la bague que Christian offre à Madeleine pour son anniversaire ?

Pourquoi ce souvenir persistant de Blanche-Neige dans son cercueil de verre ? Et que vient faire ici la momie de Marguerite Duras ?

Conduit sur un rythme haletant entre Paris, Amsterdam et la Côte d'Azur, *Apollon dans la poussière* est un polar à l'étrangeté baroque qui n'est pas sans rappeler les films de David Lynch.

Thomas A. Ravier a récemment publié *Les hautes collines* (Gallimard, 2017) et *Sans le baroque, la musique serait une erreur* (Léo Scheer, 2018).

EAN numérique : 978-2-7561-1286-2

EAN livre papier : 9782756112848

[www.leoscheer.com](http://www.leoscheer.com)

DU MÊME AUTEUR

*Oisive jeunesse*, Talus d'approche, 1994

*Original Remix*, Julliard, 1999

*Emma Jordan*, Julliard, 2002

*Les aubes sont navrantes*, Gallimard, 2005

*Le Scandale Mc Enroe*, Gallimard, 2006

*Éloge du matricide*, Gallimard, 2007

*L'Œil du prince*, Gallimard, 2008

*Fantastique*, Michel de Maule, 2012

*Les hautes collines*, Gallimard, 2017

*Sans le baroque, la musique serait une erreur*, Léo Scheer, 2018

Photographie de couverture :

Delmaet & Durandelle – *Apollon couronnant la Danse et la Poésie*,  
du sculpteur Aimé Millet. Plâtre grandeur nature qui servit pour la  
réalisation du bronze du nouvel opéra de Paris. *Circa* 1868.

© Art Collection 4 / Alamy Stock Photo

© Éditions Léo Scheer, 2019

[www.leoscheer.com](http://www.leoscheer.com)

THOMAS A. RAVIER

APOLLON  
DANS LA POUSSIÈRE

*roman*

*Éditions Léo Scheer*

*À Patrick Barthelemy*

*Non, je ne suis pas mort. Je suis en train de construire  
un monde. Et c'est mon sabbat.*

Vladimir NABOKOV

## Chapitre I

— C'est ici, la villa avec le portail blanc...

— Attention en ouvrant la portière à cause du vent ! me prévient le chauffeur du taxi.

Il a raison, quelle agression.

Simone m'attend sous son châle, en haut du jardin, l'air catastrophé... Ou peut-être tout simplement émue de me voir, elle qui m'a connu enfant ? Elle n'a pas changé. Je calcule... Deux ou trois ans que je ne suis pas venu à Aiguebelle. Clarin, lui, passe tous les hivers dans le Midi, il s'isole ici pour écrire.

Je lève la tête vers les mimosas. Les collines jaunes, le ciel bleu, le vent noir... Comme on se retrouve !

Sim me tombe dans les bras :

— Rentre vite te mettre au chaud, je viens juste d'allumer un feu. Pardon pour ce vent infernal. Le mistral reste le mistral.

J'ai cru qu'elle allait ajouter : « Pas comme d'autres » ou quelque chose dans le genre. Ma mauvaise réputation de Parisien qui ne pense qu'à sa carrière d'architecte... Le traître par excellence !

Je sens qu'elle m'observe :

— Tu as l'air fatigué mon petit Christian. Tu travailles trop, comme d'habitude.



— Je suis sur un gros chantier. Et toi alors, ma Sim ? C'est simple : tu ne vieillis pas.

— Ne sois pas bête. Je suis de plus en plus sourde. Depuis quelques mois, je suis même obligée de porter un appareil. Et puis je boîte, je boîte...

Elle hausse les épaules, résignée.

— Et tes bagages, pitchoun ?

— J'ai sauté dans le premier train après ton coup de fil.

Nous rentrons. Simone s'effondre sur le tabouret de la cuisine :

— Ton pauvre frère. Quand je l'ai découvert ce matin, prostré... Pendant quelques secondes j'ai cru qu'il était...

— Mais non, mais non.

— Les pompiers ont été formidables. Clarin tenait à la main une branche d'olivier, impossible de la lui faire lâcher.

— Quand il est arrivé la semaine dernière, il t'a paru...

— Nerveux. Le premier jour, au déjeuner, il n'a pas ouvert la bouche. Je lui ai posé quelques questions sur son travail – je ne suis pas une intellectuelle mais ça m'intéresse. Rien, pas de commentaires. Et quelle tristesse dans son regard, peuchère. Les seules fois où je l'ai vu se détendre, c'est quand on a parlé du jardin. Et encore, même là – tu sais que les palmiers sont malades, c'est malheureux...

— Et les soirées ?

Muet le matin, Clarin peut devenir redoutablement bavard le soir.

— Ses soirées, ma foi, il les a passées à regarder le feu dans la cheminée. Comme s'il observait quelque chose de précis dans les flammes...

— Son bûcher ?

— Moque-toi. Avec la tournure que prend le monde, reconnais qu'il y a de quoi devenir fada.

— Pour ce que mon frère s'en fout du monde... Sa situation est confortable, tu sais, enfermé dans sa tour d'ivoire.

Simone est indignée.

— Je sais, dis-je, pas le genre de tours que je construis.

On se sourit.

— J'ai rendez-vous demain matin à 10 heures à l'hôpital. D'ici là, Sim, quelque chose à boire ?

— Installe-toi au coin du feu. Je t'apporte ce qu'il faut.

Elle me sert un verre de blanc devant la cheminée. Les flammes ronronnent à mes pieds.

Le mistral, en revanche, poursuit son raid maladroit, chargeant l'atmosphère de sa colère sulfureuse. Le fauve est lâché. Ce vent brouillon qui se propage sans fredonner, à coups de trajectoires contagieuses et d'intonations revêches, mon oreille ne l'a pas oublié. Quelle hargne !

Le soir tombe, absorbant la lumière que ce fléau schématique affûte. Le jardin s'agite, perché dans l'obscurité. Au loin, la jetée du port de Bormes se tend comme un arc électrique au-dessus du vide sidéral de la baie... Au large, la lueur rouge du phare épingle le dôme d'une nuit anonyme... Je le connais par cœur ce décor, comme si c'était moi qui l'avais dessiné, un simple croquis. Ça me rappelle la plaisanterie favorite de Clarin : « Mon architecte préféré ? Dieu, bien sûr ! »

Eh bien, quand on observe attentivement cette maison, on se dit que la main de Dieu n'aurait jamais dû être remplacée par celle des hommes. C'est un cloître ! Encore un coup de mon frère, m'obliger à débarquer ici, en plein hiver, un jour de tempête. J'espère au moins que cette fois-ci, c'est grave, c'est sa seule excuse.

On dîne tôt. Simone est crevée :

— C'est ce mistral qui m'épuise. J'ai l'impression d'être intoxiquée. Je vais me coucher. N'oublie pas de bien fermer les volets. Et pense à prendre une bouillotte.

— Je reste au coin du feu travailler encore un peu.

— Au lieu de te reposer, proteste-t-elle.

— Tout va bien. Au fait, tu sais où est le sécateur ? J'avais pensé cueillir du mimosa pour Clarin.

Elle me prend la main, touchée de cette attention. Sa respiration s'accélère, même si, avec le bruit monumental du vent qui s'infiltré partout, on a l'impression, à côté, que c'est la respiration d'un minuscule animal, comme son organisme.

Je sens qu'elle se retient de pleurer.

— Alors Sim, ce sécateur ?

— Toujours à sa place.

— Tu veux dire, sur la fenêtre du garage ?

Elle sourit, heureuse de ce détail qui me revient.

## Chapitre 2

Le médecin m'accueille, méfiant, retranché dans un amas de blanc fade. J'ai l'impression, pour lui serrer la main, de devoir m'y enfoncer en sa compagnie, mon bouquet de mimosa comme un flambeau mordant sur ce vide hygiénique. Avec mes fleurs sur les bras, je suis aussi ridicule qu'un jeune homme à son premier rendez-vous. Mon interlocuteur m'examine comme si j'étais l'un de ses aliénés coupable d'une énième fantaisie ; je le dévisage comme un hôte mal élevé qui refuse de m'offrir un vase.

— Vous avez raison, mon frère ne mérite pas tant d'honneurs. Mais comment va-t-il, docteur ?

— C'est ce que je cherche à savoir, me répond celui-ci d'une voix lourde comme une pierre de taille. Depuis quand n'avez-vous pas vu votre frère ?

— Deux ans... Peut-être trois... Oui, nous sommes plus ou moins fâchés. Clarin considère que je fais le pire métier du monde : architecte.

Le médecin me regarde étonné.

— Que voulez-vous, mon frère voit le mal partout et le diable sur une pelleteuse. J'ajoute, au risque de paraître mesquin, que c'est grâce à mon métier – mon ignoble métier, s'entend – que nous avons pu jusqu'ici garder la villa dans laquelle il peut se retirer

tranquillement pour écrire. Je veux dire, ce n'est pas avec ses livres... Enfin, vous m'avez compris.

— Il est évident que les artistes sont plus sensibles, donc plus exposés que le commun des malades. Est-ce que ce n'est pas le destin de l'écrivain, à un moment donné, de ne plus être en mesure de faire de distinction entre la réalité et la fiction ? Au fond, c'est un métier dangereux.

Je bâille :

— Je connais des ouvriers qui à l'heure où nous parlons travaillent au-dessus d'un vide de cent mètres. Alors les dangers de la vie de l'homme de lettres... Est-ce ma faute si Clarin fait partie de ces gens pour qui les problèmes sont une solution de facilité ?

Je m'accroche à mon bouquet dont la présence continue d'aggraver le malentendu. Cette tache jaune un peu floue qui paraît flotter dans la pièce à la manière d'une méduse colorée concentre mollement l'abîme dramaturgique qui réside définitivement entre nous.

Le médecin me tend un papier :

— Voulez-vous jeter un coup d'œil là-dessus ? C'est un petit questionnaire auquel sont soumis les patients au moment où ils entrent chez nous. Ici, en gras, ce sont les réponses de votre frère.

Je sors mes lunettes et lis :

*Comment vous appelez-vous ?*

C'est une longue histoire.

*Vous savez que vous êtes à l'hôpital de Pierrefeu ?*

Je croyais que c'était l'hôpital d'Elseneur. Pierrefeu ?  
Allons-y pour Pierrefeu.

*Et vous savez pourquoi vous êtes ici ?*

Pour jouer au golf avec mon copain Benjy. Pourquoi, vous êtes le caddy ?

*Je suis le Dr Robert Loze.*

Salut Bob. Je vous appellerai Bob !

*J'aimerais vous poser quelques questions, monsieur Gambe.*

*Pour commencer : qui est le président de la République ?*

Pétain.

*Je ne crois pas. Et la première dame de France ?*

Marguerite Duras. Enfin, je pense.

*Est-ce que vous pouvez me citer un personnage célèbre ?*

...

*Vous ne dites plus rien ? Vous semblez observer quelque chose ?*

J'observe le règlement, c'est normal.

*Vous vouliez ajouter un commentaire personnel ?*

Oui : je demande l'indulgence du public.

*Vous voulez dire des médecins ?*

Non, du public. Il y a peut-être des médecins dans le public, je n'en sais rien.

*Changeons de sujet. Que s'est-il passé, le 11 septembre 2001 ?*

Le 11 septembre 2001 ? Facile : j'ai perdu une dent. Je m'en souviens parfaitement : j'ai dû faire tout Yoknapatawpha pour trouver un dentiste.

*Revenons à votre santé. Comment vous sentez-vous ?*

En pleine forme. Et toi, vieux bistouri ?

*Pourriez-vous me décrire le plus honnêtement possible votre état actuel ?*

Celui d'un prince de la Renaissance dans un centre commercial bondé. « Le monde est une prison », vous dirait mon cousin Hamlet.

Je repose mes lunettes.

— Enfin docteur, il se moque de nous ! Ça confirme ce que je pensais. Clarin va m'entendre. C'est un usurpateur.

— J'en doute, cher monsieur. J'en doute. Même si les examens neurologiques semblent normaux. Depuis hier matin, votre frère oscille entre les moments d'apathie et les phases de délire exubérant. Certains comportements pathologiques peuvent être génétiques ; c'est pour ça que je vous ai demandé au téléphone si vous aviez des antécédents familiaux. Un choc dans la vie du patient peut déclencher des troubles thymiques jamais observés jusqu'alors. Une rupture amoureuse... Une déception professionnelle...

— Comme si mon frère allait se risquer à aimer quelqu'un d'autre que lui ? Quant à un quelconque échec social, en dehors de sa vie dans sa globalité, bien sûr...

— Commençons par le commencement : l'important, c'est de restaurer le lien de confiance. *Il faut restaurer le lien de confiance.*

Je regarde par la fenêtre.

— La confiance avec qui, pardon, docteur ?

— Eh bien, pour commencer, avec la société.

— On voit que vous ne connaissez pas le personnage. Mon frère est comme ça depuis qu'il est enfant : d'une nature extravagante. Il en a fait une sorte de métier. Ça fait de lui un malin ; pas un malade.

— Gagnons du temps, m'interrompt le médecin dans un accès d'autorité.

Il ajuste ses lunettes. Il a cet air que je connais par cœur du commerçant qui, par d'amples circonvolutions, se prépare à justifier un devis exorbitant :

— BI-PO-LA-RI-TÉ ! Je vous le refais en français ? Maniacodépressif. Mieux : Troubles de l'humeur. Pourquoi une réforme du vocabulaire clinique, me direz-vous ? Il se trouve que notre époque génère des types inobservés jusqu'ici de pathologies. À l'image des virus, les vieilles affections mentales ont muté. Prenez le *burn-out* : le monde médical en est toujours à s'interroger pour savoir s'il s'agit d'une forme poussée de stress, une forme nouvelle de dépression, ou un mélange des deux.

— Un *burn-out*, Clarin ? Je m'étrangle, pardon. Mon frère a pris un congé sabbatique à la naissance.

— C'était un exemple, monsieur Gamble.

— Gambe. G-A-M-B-E. Vous disiez ?

— Tout est une question de ressenti, monsieur Gambe. Si un patient se juge surmené, est-ce que c'est à son entourage de lui prouver qu'il n'y a rien dans sa vie sociale qui justifie pareil surmenage ? D'une manière ou d'une autre, il faut que la parole se libère.

— Après une dizaine de livres ça devrait aller, non ?



Le mimosa vibre entre mes doigts à la manière d'un éclat de rire miniature.

— Je suis pragmatique, docteur, pardon. Quand j'ai mal à la tête, quelle surprise, je prends une aspirine.

— Vous voulez parler d'un traitement ? Oh, la pharmacothérapie est simple. Le lithium reste la référence en tant que stabilisateur. Mais c'est un traitement de longue durée qui doit, pour faire ses preuves, s'étaler sur des années. Le risque, c'est que dans ses cycles d'exaltation sans limite, le patient, survolté, persuadé d'être un parangon de santé, interrompe brutalement son traitement. Dans les épisodes hyperthymiques, l'estime de soi atteint en effet des dimensions exorbitantes. Les symptômes varient peu : sentiment d'exultation, vitesse d'action, rapidité de parole...

— On appelle ça le brio, non ?

— Je vous ai donné les explications techniques, c'est mon rôle. En échange, j'aimerais connaître votre opinion. L'avis de l'entourage est important dans la mesure où il risque de devoir se substituer à celui du patient si malheureusement l'état de ce dernier vient à s'aggraver.

— Que dire ? Si la mégalomanie est aux yeux de la médecine une maladie alors vous avez bien fait d'enfermer Clarin.

— Vous confirmez avoir observé de tels symptômes chez votre frère ? Cette sensation de dominer le monde ?

— Depuis sa naissance. De dominer le monde, de toucher le ciel, de tutoyer les dieux. Et tout ça sans cocaïne, c'est économique. Soyons sérieux : aujourd'hui où le moindre paumé exige un voiturier devant son fast-food et une limousine pour aller faire son yoga, c'est la société entière qu'il faut faire enfermer, si on suit votre raisonnement. Moi le premier.

Mais il ne m'écoute plus :

— Il faut envisager rapidement une TCC. En clair, votre frère a besoin d'un psychiatre.

— Ce pauvre homme aura des funérailles nationales j'espère ? Personne ne peut sortir vivant d'un moment d'intimité avec Clarin.

— Vous oubliez que nous sommes des professionnels.

En complément d'un sourire désarticulé, il avait appuyé sur ce dernier mot d'un geste de la main, une main dont le poids semblait de plus en plus étranger à la masse. Il faut dire que cette main – depuis la seconde où j'avais pénétré dans son bureau et où il avait serré la mienne (« Docteur Loze... Asseyez-vous ») – tournait en orbite autour de moi, comme envoyée au-devant des événements à la manière d'un fanal planté chez l'interlocuteur afin de lui indiquer les limites de son territoire. C'est une attitude qu'en dehors des médecins j'ai souvent observée chez les avocats, ayant beaucoup fréquenté les premiers au côté de ma femme, durant sa rééducation, et les seconds, chaque jour que fait le diable, dans ma profession. J'imagine que c'est propre aux gens dont le métier est de défendre une cause ? Un médecin, après tout, est là pour essayer de maintenir une sorte de justice cellulaire... Faire de la maladie en elle-même un coupable vis-à-vis de l'organisme qu'elle frappe injustement...

Il insiste :

— Il y a une procédure, monsieur Gamble.

— Gambe. G-A-M-B-E.

— Il y a une procédure et elle a fait ses preuves.

— Mon frère vous dirait j'en suis sûr qu'il préfère mourir que de s'abaisser à développer l'une de ces maladies du monde contemporain dont les noms ressemblent à des marques.

— Je vois, souffle le médecin.

Et après un instant d'hésitation :

— Allez donc sur Wikipédia, cher monsieur, la page est très bien faite. Il suffit de taper « Troubles bipolaires ». Pour qui veut se faire une opinion en dehors de la médiation de gens qualifiés, j'ajoute que le DSM-5 est en vente libre sur Amazon.

— Pardon ?

— L'ouvrage de référence en psychiatrie : le *Manuel diagnostic et statistique des troubles mentaux*. Vous y choisirez la pathologie qui vous semble la plus adéquate : comme on cherche un cadeau pour un proche.

Je me dresse d'un bond :

— Je veux voir mon frère !

Il se lève et m'invite poliment à le suivre. Une fois dans le hall, je passe entre les mains d'une infirmière qui m'explique que Clarin prend l'air dans la cour.

Je l'aperçois, assis sur un banc. Il flotte dans une blouse blanche. Bien que ne l'ayant pas vu depuis des années, je remarque une anxiété physique inhabituelle à sa façon de se tenir, les mains crispées sur les genoux. Alors qu'à première vue il pourrait être installé dans cette cour comme quelqu'un venu prendre l'air et profiter du soleil, il se tenait sur son banc à la manière d'un voyageur dans le métro, les épaules tombantes pour ne pas gêner un voisin imaginaire.

L'infirmière me prend à part :

— Essayez d'être mesuré dans vos paroles. Nous ne sommes pas loin, au cas où il faudrait intervenir.

Je m'assois à côté de lui. Il n'a pas mauvaise mine.

Il me dévisage, absent :

— Tu es là ?

— Je sais, j'aurais dû te faire passer ma carte. Enfin, tu me reconnais, c'est l'essentiel. Tu me reconnais, n'est-ce pas, Clarin ?

— Le grand architecte français Christian Gambe. Et accessoirement mon frère, à en croire l'état civil.

Il parlait sans donner d'intonation franche à ses mots :

— Comme tu le vois, j'attends les résultats de mon autopsie.

— Ton... autopsie ? Clarin, enfin !

— Je ne suis pas optimiste. Pas du tout, même. Moi qui déteste l'Allemagne...

— Nous ne sommes pas exactement en Allemagne, je te signale.

J'essaye de parler à voix basse :

— Déconne pas, Clarin. Tu vois bien qu'on est à Pierrefeu ? Tiens, regarde ce que j'ai cueilli pour toi... Du mimosa. J'ai fait une petite balade dans la colline avant de venir... Moi qui croyais que le mimosa était un œuf mayonnaise qu'on sert au Drugstore !

Pas de réaction.

Il se retourne vers l'infirmière.

Je proteste en riant :

— Tu ne vas quand même pas demander un vase ?

Je le sens contrarié.

— Oh, Clarin ?

— On ne t'a rien servi...

— C'est un peu tôt pour l'apéro, non ? Ces hommes de lettres, tous les mêmes ! Tu les sors de Saint-Germain, c'est la fin du monde. On va te faire rapatrier directement au Flore, tu vas voir ça.

Mais ça ne le fait pas du tout rire.

*Nota bene*

**Bloem Dekkels** se suicide à Paris dans les toilettes du Flore d'un coup de revolver dans la tempe une semaine après l'inauguration de son monument funéraire où elle repose. Son épitaphe électronique est fidèle à l'inscription qu'elle a laissée au rouge à lèvres sur le miroir des toilettes : « Je m'appelais Marguerite. »

**Madeleine Avemo**, six ans après son accident, triomphe à l'opéra Garnier dans le rôle-titre d'*Alcina*. Suite à son divorce, épouse le chef d'orchestre italien Gianluca Risi. Chaque soir, à l'issue de la représentation, Madeleine rentre chez elle à vélo.

**Christian Gambe**, le lendemain de son divorce, obtient le prix Pritzker. Marié à une Américaine créatrice de voyages personnalisés, patron de quatre agences, père de trois enfants, victime de deux infarctus.

**Clarin Gambe**, après la disparition de Simone, s'installe définitivement à la villa d'Aiguebelle rachetée à son frère grâce au succès de son livre : *Ci-gît Duras*. A définitivement renoncé à la littérature. Entre deux séjours en hôpital psychiatrique, cultive son potager.

*Remerciements*

À David Bouaziz, sans le concours de qui  
ce roman n'aurait jamais pu advenir.